

JANVIER 2010

Géographica

BILAN DE SANTÉ

**UNE ENQUÊTE
UNIQUE
PREND LE POULS
DES INUITS**

DESTINATION YUKON
La science comme terrain de jeu

CAPSULES POLAIRES
L'Année en chiffres,
une motoneige électrique,
des bélugas sous surveillance

NUMÉRO SPÉCIAL : ANNÉE POLAIRE INTERNATIONALE



NATHALIE ST-PIERRE

Pôles position

QUI A DIT QU'UNE ANNÉE ne durait que 12 mois? Certainement pas les scientifiques épris d'aventure! La quatrième Année polaire internationale (API) a pris son envol en mars 2007... pour se terminer en 2009. Des milliers de chercheurs de 63 pays en ont profité pour ratisser l'Arctique et l'Antarctique. Ils ont exploré les écosystèmes et se sont affairés à comprendre l'impact des changements climatiques sur le fragile équilibre des pôles. Les données qu'ils ont recueillies alimenteront les publications scientifiques, les débats et les politiques pour des années à venir.

Pas une minute trop tôt! Victime de l'objectif « déficit zéro » au début des années 1990, la science polaire canadienne avait désespérément besoin d'oxygène. Pendant plus de dix ans, des carrières scientifiques ont été compromises, des projets de terrain

relégués aux oubliettes et les travaux d'entretien des stations de recherche, négligés. En 2003, la création du réseau ArcticNet, basé à l'Université Laval et piloté par Louis Fortier, avait redonné vie aux chercheurs. L'investissement de 150 millions \$ par le Canada pour les projets de l'API – le plus important montant consacré par un pays participant – a carrément servi d'électrochoc.

En participant à plus de 50 projets financés par le Canada, les chercheurs du pays ont eu l'occasion de tisser de nouveaux liens, autant avec des scientifiques qui s'intéressent aux sciences polaires ailleurs sur la planète qu'avec les Inuits, qui font maintenant partie intégrante des projets de recherche dans l'Arctique. Ces réseaux permettront de mieux suivre l'évolution des écosystèmes et de la culture inuite, ainsi que les enjeux entourant la souveraineté et la sécurité.

Autrefois publié dans *L'actualité*, *Géographica* renaît de ses cendres grâce à l'appui du bureau du Programme canadien de l'API. Le présent numéro jette un coup d'œil sur la science nordique et les activités de l'Année polaire. Un prochain numéro est prévu pour le mois de mars. La suite? On espère l'écrire dans les mois à venir.

— Dominique Forget

Ci-contre :

Le technicien Louis Létourneau, de l'Université Laval, étudie l'écosystème marin sous la banquise de la mer de Beaufort.

En page couverture :

Elsie Niglak, une aînée inuvialuite d'Inuvik, Territoires du Nord-Ouest.

Géographica

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION Eric Harris
 RÉDACTRICE EN CHEF Dominique Forget
 RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE Monique Roy-Sole
 DIRECTRICE ARTISTIQUE Suzanne Morin
 GRAPHISTE François Boucher
 TRADUCTRICE Véronique Dassas
 RÉVISEUR-CORRECTRICE Hélène Larue
 COORDONNATEUR DE PRODUCTION Mike Elston

PRÉSIDENT ET ÉDITEUR André Préfontaine
 DIRECTRICE, MARKETING Christina Baird
 DIRECTEUR, NOUVEAUX MÉDIAS Gilles Gagnier
 DIRECTEUR, FINANCE ET ADMINISTRATION Michael Edwards, CA
 VICE-PRÉSIDENTE, VENTES PUBLICITAIRES Pamela MacKinnon (416) 360-4151

Géographica est publié par Canadian Geographic Enterprises, pour la Société géographique royale du Canada.

1155, rue Lola, bureau 200, Ottawa (Ontario) K1K 4C1
 (613) 745-4629

www.canadiangeographic.ca
 editor@canadiangeographic.ca
 www.rcgs.org rcgs@rcgs.org

ISSN 0706-2168. Le contenu de ce magazine ne peut être reproduit, archivé dans une base de données ni transmis, sous quelque forme que ce soit, sans l'autorisation écrite de l'éditeur. Copyright ©2010. Tous droits réservés.

Géographica reconnaît l'aide financière accordée par le Programme du gouvernement du Canada pour l'Année polaire internationale.

Géographica et sa signature graphique sont des marques déposées®.

Imprimé par Dolco Printing.



FONDÉE EN 1929, la Société est un organisme à but non lucratif. Elle vise à promouvoir le savoir géographique, en particulier à diffuser des connaissances sur la géographie canadienne et ses liens avec l'essor du pays, de ses habitants et de leur culture. En bref, sa mission consiste à mieux faire connaître le Canada aux Canadiens et au monde entier.

PRÉSIDENTE D'HONNEUR

Son Excellence la très honorable Michaëlle Jean
 C.C., C.M.M., C.O.M., C.D.
 Gouverneure générale du Canada

PRÉSIDENTE

Gisèle Jacob, Gatineau

VICE-PRÉSIDENTS

Bruce Amos, Ottawa; John Geiger, Toronto;
 Peter Harrison, Kingston

SECRÉTAIRE

Paul Ruest, Winnipeg

TRÉSORIER

Keith Exelby, Ottawa

DIRECTRICE EXÉCUTIVE

Louise Maffett



COUVERTURES AVANT ET ARRÈRE ET PHOTOGRAPHIE CI-DESSOUS: DOUG BARBER

FLASHS SUR L'ANNÉE POLAIRE INTERNATIONALE

Un œil sur les bélugas

L'équipe de Mike Hammill, chercheur à l'Institut Maurice-Lamontagne de Pêches et Océans Canada, à Mont-Joli, a installé des colliers émetteurs sur des bélugas de la région est de la baie d'Hudson, afin de suivre par satellite les déplacements de la population. Les données serviront à mieux cerner l'habitat, les corridors de migration et les zones d'hivernage de ces mammifères marins. Au final, on prévoit élaborer un plan pour la protection de l'espèce, indissociablement liée à l'alimentation et à la culture inuite. La population de bélugas de la région a considérablement décliné au cours des vingt dernières années.



HÉRITIERS DE JOSEPH-ARMAND BOMBARDIER

Une motoneige électrique conçue à l'Université McGill a sillonné la calotte glaciaire du Groenland à l'occasion de la quatrième Année polaire internationale. Les chercheurs qui logent au Greenland Environmental Observatory, en plein centre de l'île, prélèvent des carottes de glace longues de centaines de mètres, afin d'étudier le climat du passé. Ils doivent parcourir le territoire pour prélever leurs échantillons, sans émettre quelque pollution que ce soit. Autrement, leurs données seraient faussées! La motoneige montréalaise répond à leurs exigences. Elle n'émet ni bruit, ni particules atmosphériques. Un modèle plus récent sera en action cet hiver sur les pentes de la station de ski Whistler, à l'occasion des Jeux olympiques.

MIEUX QU'UN SATELLITE!

Des scientifiques de la NASA ont demandé à des citoyens aux quatre coins de la planète de les aider à bâtir une base de données sur les flocons de neige. À chaque tempête, l'armée de bénévoles recrutée par le Global Snowflake Network devait répondre à des questions en ligne : forme des flocons, température atmosphérique, coordonnées géographiques, etc. On sait que les structures complexes des flocons de neige sont influencées par la température et le taux d'humidité de l'atmosphère. Les chercheurs espèrent bâtir un réseau citoyen qui les aidera à suivre l'état de la cryosphère partout sur Terre.

Dure, dure la recherche polaire

Il ne fallait pas avoir froid aux yeux pour mener des recherches dans l'Arctique à l'époque de la première Année polaire internationale (1882-1883). En 1881, 25 hommes dirigés par l'explorateur polaire américain Adolphus Greely ont mis le cap sur l'île d'Ellesmere pour y passer deux ans. On voulait implanter une station météorologique, étudier la faune et la flore, et percer quelques secrets du magnétisme. Seulement sept hommes sont rentrés vivants.

Le navire *Proteus*, qui avait déposé l'équipe dans la baie de Lady Franklin, devait revenir ravitailler les troupes l'été suivant, puis les ramener aux États-Unis à l'été 1883. La banquise est venue chambouler ces plans. Ce n'est qu'en 1884 qu'un bateau de sauvetage a pu se frayer un chemin dans les glaces. La plupart des hommes étaient déjà morts de faim. Malgré ce sacrifice, les données scientifiques rapportées par les survivants ont dormi au fond d'un sous-sol pendant près de 100 ans et n'ont jamais été exploitées.

L'API en chiffres

L'Année polaire internationale (API) a réuni plus de 10 000 participants de 63 pays. Dans l'Arctique canadien, les chercheurs ont collaboré avec les Inuits pour percer quelques mystères des écosystèmes : de l'océan et sa banquise jusqu'au pergélisol, en passant par l'atmosphère.

- Nombre de pays ayant participé aux éditions précédentes de l'API – 1882-83 : 12; 1932-33 : 40; 1957-58 : 67
- Nombre de projets soumis au bureau canadien de l'API : 146
- Nombre de projets financés par le Canada : 52
- Fonds alloués par le programme canadien : plus de 150 millions \$
- Nombre de femmes à la tête de projets : 14
- Nombre d'habitants du Nord à la tête de projets : 8
- Nombre de collaborateurs internationaux qui ont participé aux projets canadiens : 240 de 23 pays
- Nombre de brise-glaces de la Garde côtière canadienne sollicités : 5
- Coût pour expédier des vivres d'une valeur de 2 000 \$ à un camp de recherche sur l'île Devon, au Nunavut : 13 500 \$
- Date à laquelle la fonte de la banquise arctique a atteint un niveau historique : septembre 2007
- Population de caribous sur l'île Banks, au Nunavut, en 1972 : 12 000
- Population de caribous en 2002 : 1 196

LE POULS



Une enquête sans précédent dresse le bilan de santé de la population inuite et recense les défis auxquels elle fait face. PAR DOMINIQUE FORGET, PHOTOS DE BENOIT AQUIN

GRACE EGELAND savait qu'elle s'attaquait à une mission délicate. La dernière fois qu'un navire avait sillonné l'Arctique pour mener des enquêtes de santé, des centaines d'Inuits avaient été arrachés à leur famille pour ne jamais revenir. C'étaient les années 1950 et l'épidémie de tuberculose faisait rage. Le *C.D. Howe*, bateau de la Garde côtière canadienne transformé en clinique médicale, avait été envoyé par le gouvernement fédéral pour dépister les malades. Des milliers furent transportés vers les sanatoriums du sud sans pouvoir faire leurs adieux. À ce jour, plusieurs familles ne savent pas où leurs proches ont été amenés, s'ils sont morts, ni où ils auraient été enterrés.

L'enquête de santé orchestrée par Grace Egeland, professeure de nutrition à l'Université McGill, se voulait radicalement différente. Au cours des étés 2007 et 2008, sous sa gouverne, le NGCC *Amundsen* a visité 36 villages du Nunavut, de la région inuvialuite (Territoires du Nord-Ouest) et du Nunatsiavut (Labrador). Une équipe de 40 médecins, infirmières, scientifiques et intervieweurs avait pour mandat de dresser le bilan de santé de la population. Également à bord : des assistants de recherche inuits. « Nous avons tra-

vaille avec et pour les Inuits », insiste Grace Egeland.

L'obésité, le diabète et les problèmes cardiaques font de plus en plus de ravages dans le Nord. La chercheuse, associée au Centre d'études sur la nutrition et l'environnement des peuples autochtones de l'Université McGill, croit qu'il est encore temps d'agir. « Avec l'enquête, on voulait cerner les facteurs qui contribuent à ces nouveaux problèmes de santé et voir comment les prévenir. »

L'idée n'avait rien de nouveau. En 2004, l'*Amundsen* avait déjà visité les 14 villages du Nunavik (nord du Québec) avec les mêmes visées. Le Dr Éric Dewailly, épidémiologiste et professeur à l'Université Laval, codirecteur du Centre pour la santé des Inuits et les changements environnementaux, avait chapeauté l'enquête *Qanuippitaa? (Comment allons-nous?)*.

Grâce au programme canadien élaboré pour l'Année polaire internationale, Grace Egeland a obtenu le financement pour réaliser *Qanuqitpit? Qanuippitali? Kanuivit? (Et nous, comment allons-nous? dans trois dialectes de l'inuktitut)* et sonder d'autres communautés de l'Arctique canadien pour lesquelles on n'avait jamais amassé de données spécifiques sur la santé des Inuits.

DUNORD



CI-DESSUS : Un caribou s'aventure à quelques kilomètres du village de Kuujjuaq, au Nunavik, pendant la saison de la chasse.
CI-CONTRE : Elisapee Sheutiapik, mairesse d'Iqaluit, a agi comme catalyseur, en convainquant les Inuits de partout au Nunavut de participer à l'enquête sur leur santé.

EN SEPTEMBRE DERNIER, Paul Onalik portait encore fièrement sa veste arborant le logo de l'enquête de santé quand je l'ai rencontré au bord de la baie à Kimmirut, un hameau de 400 habitants, au sud de l'île de Baffin. L'équipe de Grace Egeland avait quitté l'Arctique depuis presque un an et s'affairait encore à compiler les résultats, qui seront divulgués en 2010. Tous les participants avaient néanmoins reçu leur bilan de santé individuel et certains avaient entrepris un suivi avec la clinique de leur village, lorsque les résultats l'imposaient.

Paul Onalik est un employé de l'aéroport de Kimmirut, un petit bâtiment de tôle ondulée, pas plus grand qu'un bungalow. Au cours des deux derniers étés toutefois, il a participé à un autre type de voyage. Il a vogué à bord de l'*Amundsen* et travaillé comme intervieweur, questionnant les Inuits d'un bout à l'autre de l'Arctique sur leurs habitudes alimentaires et leur mode de vie.

Il y a réfléchi à deux fois avant de se joindre à l'aventure. L'histoire du *C.D. Howe* a laissé des cicatrices dans la mémoire collective. « Je n'étais pas né à l'époque, mais j'ai été témoin des dégâts laissés par les disparitions, raconte cet homme de 49 ans. On m'a vite fait comprendre, cependant, que cette enquête de santé serait différente. »

Plus de 2 500 participants ont visité la clinique installée sur l'*Amundsen* en 2007 et 2008. Bilan sanguin, test de densité osseuse, échographie du cœur... Ils ont ensuite répondu pendant près de deux heures aux questions d'intervieweurs comme Paul Onalik, qui maîtrisaient chacun l'un des trois dialectes de l'inuktitut parlés sur le territoire.

« C'était une occasion en or », s'emballe la mairesse d'Iqaluit, Elisapee Sheutiapik, rencontrée à son bureau. « Les dispensaires des villages sont modestement équipés et la venue du bateau a permis de faire passer des tests auxquels on n'a pas souvent accès habituellement. »

Elle a été séduite par le projet dès la minute où elle a entendu parler de l'expérience du Nunavik. À titre de présidente de l'Association des municipalités du Nunavut, la mairesse a convaincu tous ses vis-à-vis de l'importance de collaborer à l'enquête de Grace Egeland.

En 2007, elle s'est même jointe pendant quelques jours à l'équipe de terrain, qui voyageait de village en village, avant l'arrivée du bateau, pour faire connaître le projet aux habitants et solliciter la participation des familles dont on avait tiré le nom au hasard. « Dès le premier village, à Sanikiluaq, quand est venu le temps de rassembler les participants sur la plage pour les mener à l'*Amundsen*, on s'est retrouvé avec plus de personnes que le nombre de noms sur les listes! », raconte-t-elle dans un éclat de rire.

Dans chaque village, l'équipe a recruté un nombre de participants correspondant à 10 % de la population. « Nous sommes allés expliquer le projet dans chaque maison sélectionnée et le bouche à oreille a fait le reste », raconte Diane McGlade, une infirmière d'Iqaluit qui faisait partie de l'équipe de terrain.

CI-CONTRE : Paul Onalik a passé deux étés à bord du brise-glace NGCC *Amundsen*, à interviewer les Inuits d'un bout à l'autre de l'Arctique sur leurs habitudes de vie.

CI-DESSOUS : Le petit village de Kimmirut, au sud de l'île de Baffin, a reçu la visite de l'équipe de recherche en septembre 2007.



NÉE EN ONTARIO, Diane McGlade travaille à l'hôpital d'Iqaluit depuis 27 ans. Elle y organise les cliniques des spécialistes qui visitent ponctuellement leurs patients inuits. « Quand j'ai commencé, on ne voyait jamais un Inuk diabétique ou qui souffrait d'une maladie cardiovasculaire, se souvient-elle. Les choses se sont mises à changer quelques années après mon arrivée. »

En délaissant les produits de la chasse et de la pêche en faveur des aliments du sud, en abandonnant progressivement les longues expéditions pour adopter un mode de vie plus sédentaire, les Inuits se sont exposés à des maladies contre lesquelles ils avaient été protégés jusque-là.

Les « bons gras » de l'alimentation traditionnelle inuite n'ont rien à voir avec les gras saturés des produits transformés. La viande de caribou, de phoque, d'ours polaire et la chair des poissons sont bourrées d'acides gras insaturés, comme les oméga-3, reconnus pour leurs effets bénéfiques sur la santé cardiovasculaire. « Aller à la chasse ou à la pêche, c'est aussi un excellent exercice physique », souligne Diane McGlade, elle-même férue de chasse au caribou et connue pour fournir de la viande aux aînés qui n'arrivent plus à s'approvisionner eux-mêmes.



Les résultats de l'enquête du Nunavik ont montré qu'en 2004, six adultes sur dix présentaient un excès de poids (30 %) ou étaient obèses (28 %). Un bond par rapport à 1992, alors que les proportions étaient respectivement de 41 % et 19 %. La proportion d'Inuits dont la tension artérielle était élevée avait aussi fait un saut, passant de 6 % en 1992 à 12 % en 2004. Ces chiffres préoccupent Éric Dewailly. « Quand on les combine à d'autres observations, sur le tabagisme par exemple, on voit tout de suite que de sérieux problèmes guettent les Inuits. »

MÈRE DE DEUX JEUNES ENFANTS, Laakkuluk Williamson Bathory tient mordicus à faire manger des aliments traditionnels à sa famille. Fille d'un père anthropologue anglais qui a passé une grande partie de sa vie dans l'Arctique et d'une mère inuite immigrée du Groenland, elle tient à ses racines. « Chasser est devenu beaucoup plus difficile qu'autrefois », m'a-t-elle expliqué tandis qu'elle gardait un œil sur son plus jeune, dans leur coquette maison d'Iqaluit. « La plupart d'entre nous travaillent de 9 à 5. Il ne reste que les week-ends pour la chasse et la pêche. »



Heureusement, Laakkuluk Williamson Bathory peut compter sur un solide réseau. Au menu ce soir : des steaks de béluga rapportés par un ami. Le partage de la nourriture est solidement ancré dans les traditions inuites. La majorité des villages disposent encore de congélateurs communautaires dans lesquels les chasseurs peuvent déposer leurs surplus et les autres se servir.

Hormis les horaires de travail, la diffusion depuis les années 1980 d'informations concernant la contamination des mammifères marins par les métaux lourds comme le mercure, ou les polluants organiques persistants (POP) tels les biphényles polychlorinés, a aussi poussé les Inuits à délaissé la chasse et la pêche pour se tourner vers les aliments achetés au supermarché.

Pourtant, les nouvelles sont plutôt bonnes de ce côté. La concentration des POP dans l'Arctique aurait diminué, et les petits poissons, comme le très prisé omble de l'Arctique, seraient pratiquement exempts de mercure.



Chasser est devenu beaucoup plus difficile qu'autrefois, selon Laakkuluk Williamson Bathory. « La plupart d'entre nous travaillent de 9 à 5. »





« Du point de vue de la santé, il n'y a absolument aucune raison de laisser tomber l'alimentation traditionnelle », martèle le Dr Isaac Sobol, qui a d'abord été gérant d'un groupe rock à San Francisco, puis animalier dans des parcs zoologiques d'Europe, avant de devenir médecin à 41 ans dans le but de travailler au sein des communautés autochtones du Canada. Il occupe aujourd'hui le poste de médecin en chef du gouvernement du Nunavut. « Les bienfaits de la nourriture inuite surpassent largement tout ce qu'on pourrait lui reprocher. »

Son service collabore avec les magasins d'alimentation du territoire pour aider les clients à reconnaître facilement les aliments qui sont sains, neutres ou nocifs pour la santé.

Les messages de santé publique commencent à faire leur chemin. En 71 années passées à Kimmirut, Annie Ikkidluak a vu la vie de son peuple transformée du tout au tout. Mais jamais elle n'a perdu son goût pour la viande de phoque, de caribou ou pour l'omble de l'Arctique. « C'est meilleur pour la santé », me traduit sa nièce, LEEVEE TEMELA.

Certes, elle complète son menu avec des aliments achetés à la coopérative locale. Sa recette de bannique est réputée dans tout le village. Un peu de farine, du lait, une pincée de sel... Sachant que je m'intéresse à la santé, elle me jette un regard en ajoutant du gras Crisco au mélange. « Pour le reste de ma cuisine, j'utilise la margarine sans cholestérol! », m'assure-t-elle.

POUR REDRESSER LE BILAN DE SANTÉ des Inuits, les autorités devront faire plus qu'encourager la population à manger sainement et à faire de l'exercice. Les problèmes de tabagisme, de consommation d'alcool ou de drogues sévissent dans tous les villages. L'enquête *Qanuippitaa?* a révélé qu'en 2004, 77 % des Inuits du Nunavik fumaient. Chez les jeunes de 18 à 29 ans, la proportion atteignait presque 90 %.

Les buveurs d'alcool occasionnels ou réguliers comptaient pour 77 % de la population adulte, une proportion moins élevée qu'ailleurs au Canada (81 %). Toutefois, près du quart des buveurs admettait avoir fait des abus au moins une fois par semaine, au cours de la dernière année. De 1992 à 2004, la proportion d'adultes consommant du cannabis est passée de 38 % à 60 %.

Dans une « grande » ville comme Kuujuaq, les problèmes d'alcoolisme et de violence sont partout visibles. « Parfois, on a l'impression d'avoir tout essayé », soupire Elena Labranche, assistante du directeur de la Santé publique du Nunavik. Cette jeune gestionnaire inuite a travaillé d'arrache-pied avec Éric Dewailly pour développer *Qanuippitaa?* « Les chiffres de l'enquête confirment ce qu'on savait déjà, dit-elle. Ils nous aident à appuyer nos revendications auprès du gouvernement et à



À GAUCHE : Une enfant inuite s'amuse sur la plage de Kimmirut. EN HAUT : Annie Ikkidluak prépare sa fameuse recette de bannique, en compagnie de sa belle-sœur, Ashoona Sorroselutoo. CI-DESSUS : Laakkuluk Williamson Bathory et son plus jeune garçon.

SANTÉ INUITE

élaborer des programmes de promotion de la santé, mais ce ne sera pas facile. »

Shirley White-Dupuis, l'une des trois seules infirmières inuites du Nunavik, connaît aussi des moments de découragement. Elle-même s'est sortie de l'alcoolisme quand elle avait la jeune trentaine. Elle a aujourd'hui 51 ans. « Je participe toujours aux rencontres des Alcooliques Anonymes, ici à Kuujuaq. Ponctuellement, on accueille des nouveaux venus. Mais la plupart décrochent. »

L'infirmière souhaiterait qu'il y ait plus de professionnelles et professionnels de la santé comme elle à Kuujuaq. Des Inuits au service des Inuits, plutôt que des Blancs qui viennent soigner les malades quelque temps avant de repartir vers le sud. « On est mieux placés que quiconque pour comprendre les besoins de la population, souligne-t-elle. Notre peuple porte encore les cicatrices des traumatismes du passé, que ce soit les événements du C.D. Howe ou la sédentarisation dans les villages. Plusieurs jeunes retournent toute cette colère contre eux-mêmes. Ils doivent réaliser qu'ils n'ont pas à vivre la vie du passé ni à répéter les erreurs de leurs parents. »



LE D^r ISAAC SOBOL partage la vision de Shirley White-Dupuis. Pour lui, le meilleur remède aux maux des Inuits réside dans la maîtrise de l'inuktitut, la fierté des origines, le respect des traditions. Un défi plus difficile qu'il n'y paraît. « Durant toute ma carrière médicale, j'ai travaillé avec des peuples autochtones. On leur répète qu'ils doivent avoir un pied dans la culture traditionnelle et l'autre dans la modernité. C'est loin d'être facile! »

Paul Onalik connaît bien les déchirements auxquels fait face son peuple. Il en a beaucoup été question au cours des semaines passées à bord de l'*Amundsen*. « On entend parfois des Inuits dire que tout irait mieux si nous pouvions retourner à la terre, »



« On entend parfois des Inuits dire que tout irait mieux si nous pouvions retourner à la terre, à notre mode de vie nomade. »



EN HAUT À GAUCHE : Les chasseurs de Kuujuaq vendent la viande de caribou 4,40 \$ le kilo, au congélateur communautaire du village. Les familles dans le besoin pourront s'approvisionner gratuitement. À GAUCHE : Pour Kevin Gordon, de Kuujuaq, la chasse au caribou se pratique en famille. CI-DESSUS : Le paysage de l'île de Baffin vu de l'avion, entre Iqaluit et Kimmirut.

à notre mode de vie nomade. Mais selon moi, il est trop tard. Il faut trouver d'autres façons d'exprimer notre fierté. »

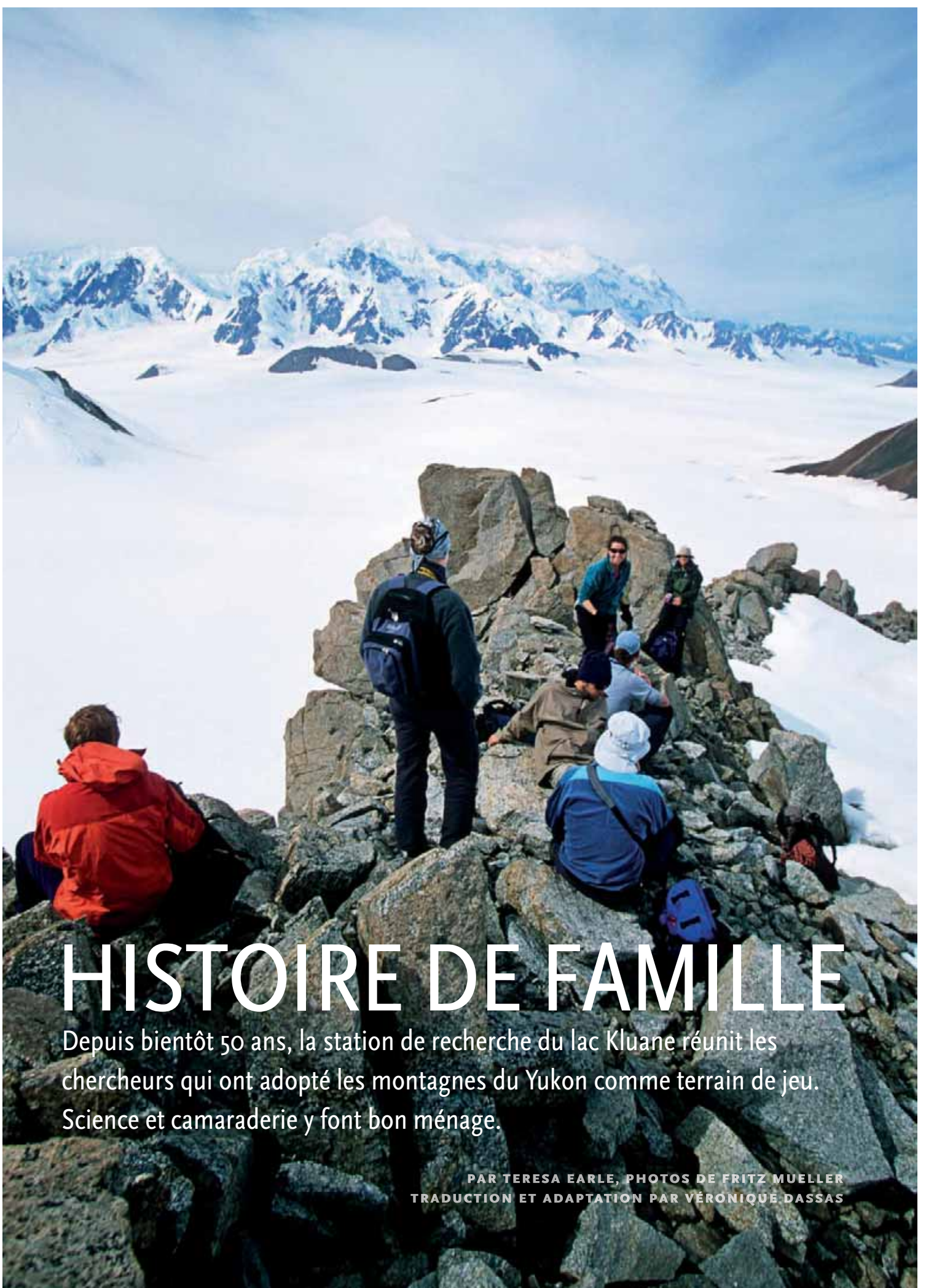
Tout au long du périple de l'*Amundsen*, des aînés ont profité du passage du bateau pour évoquer l'époque du *C.D. Howe*. Ils ont pris l'antenne de leur radio communautaire, ont organisé des cérémonies en l'honneur des disparus. « Ils n'avaient jamais eu l'occasion de faire leur deuil », explique Grace Egeland.

À Pond Inlet, les membres de la communauté ont formé un cercle sur la plage au moment où l'*Amundsen* levait les amarres. On avait demandé au capitaine d'actionner la sirène trois fois, à la mémoire des disparus.

Grace Egeland espère qu'à l'avenir, quand les Inuits évoqueront le grand navire venu dans l'Arctique pour mener des enquêtes de santé, c'est un peu l'image de l'*Amundsen* qui leur viendra en tête, et moins celle du *C.D. Howe*. « La seule façon de panser les blessures du passé, dit-elle, c'est de mieux faire notre travail aujourd'hui. »



Pour en savoir plus sur l'Année polaire internationale, consultez notre site Internet : www.canadiangeographic.ca/api



HISTOIRE DE FAMILLE

Depuis bientôt 50 ans, la station de recherche du lac Kluane réunit les chercheurs qui ont adopté les montagnes du Yukon comme terrain de jeu. Science et camaraderie y font bon ménage.

PAR TERESA EARLE, PHOTOS DE FRITZ MUELLER
TRADUCTION ET ADAPTATION PAR VÉRONIQUE DASSAS



CI-DESSUS : Pour rejoindre ce camp à partir de la station de recherche du lac Kluane, les chercheurs font une heure en camion et quatre heures de randonnée. EN BAS, À GAUCHE : Une partie de cartes entre collègues avant d'aller au lit. EN BAS, À DROITE : Chris Baird, assistant de terrain, à vélo devant la cantine de la station de recherche.



AUX ALENTOURS DE 18 HEURES, dans la cantine de la station de recherche du lac Kluane, se mêlent l'odeur du rôti de porc... et celle des corps qui ne sont pas encore passés sous la douche! Ce soir, il y a là une trentaine de personnes, dont deux équipes de glaciologues qui repartent demain du parc national Kluane après avoir campé un mois sur les champs de glace des monts Saint Elias. Un hélicoptère vient de déposer les derniers chercheurs, juste à temps pour le repas. Nous sommes au Yukon, à quelque 220 kilomètres au nord-ouest de Whitehorse.

Cette semaine se sont croisés des étudiants, des professeurs, des assistants de terrain et un groupe d'archéologues de Parcs Canada. C'est sans compter les universitaires en résidence, écologistes, glaciologues, anthropologues, spécialistes de la physiologie ou de la zoologie.



Comme dans une famille, les générations se rassemblent pour les repas. Leurs hôtes : les Williams, qui sont, de père en fille, gestionnaires du lieu.

Depuis sa fondation en 1961 sous l'impulsion du géographe Walter Wood, membre de l'Institut arctique de l'Amérique du Nord, la station a servi de base à de nombreux travaux marquants, dont le Projet de recherche sur les champs de glace et l'ambitieuse Étude sur la physiologie en altitude, de 1967 à 1979. L'actuelle station est l'héritière de toute une série de pionniers, scientifiques et pilotes – car l'aviation a un rôle-clé dans cette aventure – qui ont fait la renommée de l'endroit.

Bien que cette station de recherche soit le navire amiral de l'Institut, ses installations se résument à quelques constructions sommaires réparties autour d'un marais, avec une cabane rachetée



CI-DESSUS : David Hik, titulaire de la Chaire de recherche du Canada en écologie boréale à l'Université de l'Alberta et directeur général du Secrétariat canadien de l'Année polaire internationale, a fréquenté la station de recherche du lac Kluane comme étudiant au doctorat, et le fait aujourd'hui comme professeur.

CI-CONTRE: Natalie Staff, étudiante à l'Université de l'Alberta, s'intéresse à l'impact du climat changeant sur les lièvres siffleurs.

pour 1 dollar à l'armée américaine en guise de cantine. « Il doit bien y avoir quelque chose d'autre qui incite les gens à revenir! », dit en riant Gwenn Flowers, qui a fréquenté la station d'abord comme étudiante et qui y séjourne aujourd'hui comme titulaire de la Chaire de recherche du Canada en glaciologie à l'Université Simon Fraser. Son équipe effectue une étude sur le mouvement des glaciers pour comprendre les mécanismes de leur fonte. La scientifique explique son travail en termes simples. Elle fait partie de cette génération de chercheurs et chercheuses qui est rompue à la communication.

Il faut dire que le site de la station est exceptionnel. Il jouxte le parc national Kluane, qui, avec ses voisins, le parc Wrangell-Saint Elias en Alaska et le parc Tatshenshini-Atseki en Colombie-Britannique, représente l'aire protégée la plus vaste au monde et fait partie du patrimoine mondial de l'UNESCO.

Un même envoûtement pour le lieu semble habiter tous les habitués. Ryan Danby a fait son doctorat avec David Hik, de l'Université de l'Alberta, qui collaborait à l'époque à une grande étude sur la forêt boréale. « Ce qui m'a attiré d'abord, ce n'est pas le sujet lui-même, mais plutôt la beauté de l'endroit... » Il est aujourd'hui professeur à l'Université Queen's et s'intéresse à l'avancée de la ligne des arbres, cette zone de transition entre forêt boréale et toundra des montagnes subarctiques, manifestation du réchauffement climatique. Il est en voie de démontrer que la forêt avance rapidement et non graduellement, comme on le pensait jusqu'ici. « Cette région est en plein changement sur le plan géologique, mais elle change aussi à d'autres égards. » Les Premières Nations ont recommencé à fréquenter le parc et à venir y chasser après en avoir été exclues, et les chercheurs sont désormais en relation avec les autochtones dans le cadre de leurs travaux.



Les étudiants de Gwenn Flowers sont déposés à la station de recherche par hélicoptère après avoir campé sur le terrain.



On comprend mieux certaines mutations quand on écoute David Hik, spécialiste éminent de l'écologie nordique : « Initialement, je ne suis pas venu jusqu'ici pour étudier spécifiquement les changements climatiques. Je m'intéressais surtout aux relations entre les plantes et les herbivores. Quand nous avons compris à quel point les plantes et les animaux réagissaient aux hivers doux, cela nous a donné d'autres raisons de vouloir continuer les recherches à long terme. »

Pour tous ces scientifiques, l'Année polaire internationale a été une bénédiction, mais nombre d'entre eux se demandent ce qui va se passer maintenant qu'elle est terminée. Le financement des recherches va-t-il se poursuivre? David Hik salue la décision du gouvernement fédéral de consacrer 84 millions de dollars à un fonds pour l'infrastructure de recherche en Arctique. Dans ce cadre, un projet de 3,4 millions pour la modernisation et l'agrandissement de la station de recherche du lac Kluane a été accepté. L'enjeu sera de dépenser judicieusement, ce qui n'est pas évident, car, dans le Nord, tout coûte plus cher. Les travaux devraient être terminés pour le 50^e anniversaire de la station en 2011. Le défi le plus important? Transformer le cadre sans altérer l'ambiance familiale et la tradition scientifique du lieu.



Gwenn Flowers, titulaire de la Chaire de recherche du Canada en glaciologie à l'Université Simon Fraser, étudie le mouvement des glaciers pour comprendre les mécanismes de leur fonte. Elle a mené ses premières recherches à la station du lac Kluane alors qu'elle était encore étudiante.



Pour en savoir plus sur l'Année polaire internationale, consultez notre site Internet : www.canadiangeographic.ca/api.

LE BRISE-GLACE AMUNDSEN, de la Garde côtière canadienne, a passé 11 mois dans l'océan Arctique dans le cadre de l'Étude sur le chenal de séparation circumpolaire, un projet piloté par l'Université de l'Alberta. Cette étude, la plus importante menée dans l'Arctique pendant l'Année polaire internationale, a réuni plus de 600 scientifiques de 27 pays.

L'équipe voulait étudier les failles qui se forment dans la banquise, entre le continent et le pack central. Les scientifiques ont combiné leurs connaissances au savoir traditionnel des Inuits de la région inuvialuite, dans les Territoires du Nord-Ouest. Elsie Niglak (en page couverture) était du nombre.



SUR LA TOILE

Visitez notre site Internet. Vous y trouverez d'autres articles sur l'Année polaire internationale, des photos-reportages exclusifs, des vidéos, des cartes interactives et plus encore (certains contenus en anglais seulement). www.canadiangeographic.ca/api